300. They braken of bothe the song and dance,
302. And every lady tooke, full womanly,
By the right hond a knight, and forth they yede

235. De la cornant et dansant vers Beauté
Dehors le boys en un plaisant hosté
Tous et toutes illec s'acheminerent;

At this point the two poems diverge, 'The Flower and the Leaf' concluding with the description of the rain-storm, followed by the interpretation of the allegory. DESCHAMPS' *lay*, on the other hand, pictures in conclusion a banquet at which Robin praises his own condition and disparages that of kings.

A word as to the authenticity of the poem. In his 'Chaucer-Studien,' pp. 156-164, TEN BRINK has already cited rime and accent tests to disprove CHAUCER's authorship. Noticeable is the similarity of these false rimes to those of the so-called CHAUCER's 'Dream,' which fact may, perhaps, point to a common authorship. It is also significant that both poems were first printed in SPEGHT's edition, the MSS. of the same being reported as lost.

The following false rimes are common:

'THE FLOWER AND THE LEAF.'		'DREAM.'
Combinations in *-y* and *-ie*:		
464, 467.	company: by.	ib. 2025.
174-5.	truly: company.	cry: company 1725
130-1.	truly: armony.	Softely: harmony 1829.

A most unusual poetical license is *wente* 150 (for *want*) to rime with *oriente*.

This short poem of six hundred verses contains rare words, some of which are never found in CHAUCER:

101. *sote*, O. Fr. *sot* 'a fool,' used in 'Provs. of Hendyng.'—169. *beseene*, C. has *beseye* 'Duch.' 828. *byseyn* 'Tr. and Cr.' 2.1262. *beseine* 'Cant. T.' 8859.—186. *bigone*, C. has *begoon* 'Lawe' 820 'happened': *well bigoo* occurs in 'Rom. of Rose' 693 'delighted.'—201. *wones* 'riches'; *wône* is used in 'Prompt.' 532, and in HOCCLEVE's Poems I, 294.—215. *colleres*, C. has *colers* 'Knightes T.' 1294, the form *coller* is according to MAETZNER the later.—216. *scochones*, occurs again in 'Rom. of Rose' 893.—246. *paitrell*, a unique occurrence; likewise the words 252. *henshemen*.—314. *melancolius*.—348. *bargaret*.—264. *corsere*, C. has *curser* 'Tr. and Cr.' 5.85.—290. *dintes*, C. has *dent* 'C. T.' 3804. *dente* 'Court of L.' 836; ORM has *dinnt*; MINOT *dintes*. All these are Northern forms.—429. *purvey*, C. has *purveyen* (Infinitive); *purvay* occurs in 'Political Songs' 34, and HAMPOLE.—462. *gramercy*, C. has *graunt mercy* 'C. T.' 8964. This form occurs in 'Town. M.' p. 80.—549. *feintise*, used by 'Gaw' 2435; HAMPOLE 3518.—591. *unconning*, used in 'Beket's Life' 1024; *onconning* in 'Ayenbite,' 131; *unkunning* in 'Pricke of Consc.,' 169.

The above peculiarities in vocabulary, combined with the disproportionately large number of false rimes already cited, add to the evidence previously gathered to prove that 'The Flower and the Leaf' is not a Chaucerian production.

CHARLES FLINT MCCLUMPHA.
Bryn Mawr College.

LES POÈTES FRANÇAIS DE NOS JOURS.—LECONTE DE LISLE.

Encore que la France d'aujourd'hui ne puisse pas s'enorgueillir de noms aussi illustres que ceux de V. HUGO, LAMARTINE ou A. DE MUSSET, il n'en faudrait pas pour cela conclure que l'art de la poésie est chez nous en décadence. Jamais le nombre des poètes n'a été si grand, et jamais la moyenne de leurs œuvres n'a été si élevée. Les noms de LECONTE DE LISLE, SULLY-PRUDHOMME, FRANÇOIS COPPÉE et bien d'autres rappellent à l'esprit maints vers délicieux, maintes lectures charmantes.

Primus inter pares nous apparaît LECONTE DE LISLE et c'est de lui que nous voulons aujourd'hui nous occuper. Né à l'île Bourbon en 1816, CHARLES-MARIE LECONTE DE LISLE y commença ses études, mais il fut envoyé en France pour les y terminer. Le grand maître du poète fut la Nature, et nous trouvons dans ses vers une richesse d'expression qui a dû lui être inspirée par la beauté des paysages au milieu desquels il a passé ses premières années. La facture de son vers est large, puissante, imagée, et, chose remarquable, il a conservé le plus grand respect pour les règles de la césure et de l'enjambement, règles qui sont le plus souvent regardées comme nulles et non avenues par des poètes tels que FRANÇOIS COPPÉE et bien d'autres.

Dans son poème intitulé "Le Jugement de

Komor,'' le poète nous met en présence du Jarle ou Seigneur de Kemper qui:

" . . . . dans sa tour vieille que la mer ronge
Marchait les bras croisés sur sa cotte d'acier.
. . . .
C'était un haut vieillard, sombre et plein de vigueur.
Sur sa joue aux poils gris, lourde, une larme vive
De l'angoisse soufferte accusait la rigueur.''

Sa femme Tiphaine, plus jeune que lui par un grand nombre d'années, lui a été infidèle. Mariée malgré elle au vieillard, elle a aimé un jeune homme beau et fier. Déjà l'épée du paladin a fait justice de l'amant, la femme maintenant doit mourir, mais, en bon chrétien qu'il est, l'époux outragé a accordé à sa femme les secours de la religion et, depuis longtemps déjà, Tiphaine est en conférence avec un moine. Cependant le vieux Breton commence à s'impatienter:

" Ce moine, dit Komor, n'en finira-t-il pas? "

Tout-à coup, on entend résonner le bruit d'une sandale et le religieux apparaît:

" Jarle! j'ai fait selon votre commandement
Après celui de Dieu, dit le moine. A cette heure,
Ne souillez pas vos mains, Jarle! soyez clément
. . . .
Sire moine, il suffit. Sors. Il faut qu'elle meure
. . . .
Mais la main d'un vil serf ne la touchera point.''

Et s'approchant d'une cloche il la frappe deux fois du poing pour appeler celle dont la dernière heure va bientôt sonner.

" Le tintement sinistre alla, de proche en proche,
Se perdre aux bas arceaux où les ancêtres morts
Dormaient les bras en croix sans peur et sans reproche.''

Bientôt la victime s'avance, elle est jeune, elle est belle, mais rien ne peut fléchir l'implacable vengeur:

" . . . . Il faut mourir, Tiphaine,'' dit-il,
"Conjure le Sauveur, afin qu'il ne te damne;
. . . .
Femme, te repens-tu? c'est le ciel ou l'enfer.''

Mais elle, fidèle à son amour jusque dans la mort:

" Frappe, je l'aime encor: ta haine est légitime
Certes! je l'aimerai dans mon éternité! ''

Et Komor s'avance, Tiphaine pose son cou frêle et blanc sur un billot préparé là d'avance, un éclair produit par une épée traversant l'air brille, un coup sec retentit et la tête de la femme roule sur le parquet.

" Cela fait, le vieux Jarle, entre ses bras sanglants
Prit le corps et la tête aux yeux hagards sans flamme.
Il monta sur la tour, et dans les flots hurlants
Précipita d'en haut la dépouille livide
De celle qui voulut trahir ses cheveux blancs.''

Tout est fini, mais l'époux vengé comprend que sa vengeance a emporté sa vie avec elle, il songe à sa maison vide; le souvenir de celle qu'il aimait, de celle qu'il aime encore le hante:

" Alors le Jarle fit un long signe de croix;
Et, comme un insensé, poussant un cri sauvage
Que le vent emporta par delà les grands bois,
Debout sur les créneaux balayés par l'orage,
Les bras tendus au ciel, il sauta dans la mer
Qui ne rejeta point ses os sur le rivage.''

Tels finirent Tiphaine et Komor de Kemper.

Voilà tout le poème, mais en lisant cette histoire sauvage, brutale, sanglante exprimée en si beaux vers il nous semble retourner plusieurs siècles en arrière, et la sombre figure du moyen âge se présente à notre imagination. C'est l'époque de la vengeance sans pardon; la miséricorde n'existe pas encore, et le "dent pour dent, œil pour œil" de la Bible semble être la seule devise de ces preux des temps passés. Combien notre poète a su comprendre la situation et avec quel talent il a su la dépeindre! "Il faut mourir, Tiphaine" nous rappelle le laconisme grec, et ces "ancêtres morts qui dorment les bras en croix sans peur et sans reproche,'' ne nous font-ils pas songer aux temps héroïques de Bayard et de Du Guesclin?

Mais ce n'est pas seulement dans le genre tragique qu'excelle M. Leconte de Lisle, le genre descriptif lui est tout aussi familier; et soit qu'il dépeigne

" Les éléphants rugueux voyageurs lents et rudes,''

soit que sa plume nous convie à admirer "Epiphanie,'' une jeune fille norvégienne dont

" Les yeux ont la couleur d'une belle nuit du Pôle,''

toujours il est égal à la tâche qu'il s'est imposée.

Entendez-le aussi décrire une chaude journée d'été:

" . . . . Il est midi,
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine,
La terre est assoupie en sa robe de feu.
L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux.
La lointaine forêt dont la lisière est sombre

Dort là-bas immobile en un pesant repos.
Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil.
Pacifiques enfants de la terre sacrée
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil."

Quelle langue magnifique! Quel style saisissant et harmonieux en même temps!

Ajoutons que chez M. LECONTE DE LISLE le poète est doublé d'un érudit, et nous lui devons une traduction excellente de tous les classiques grecs. Sa tragédie "Les Erynnies" a été reprise dernièrement (Mars, 1889) avec grand succès au théâtre de l'Odéon à Paris. Le poète a été appelé il y a quelques années à s'asseoir au nombre des "Immortels," et l'Académie française en le recevant dans son sein ne lui a pas seulement fait honneur à lui, elle s'est fait honneur à elle-même, car le nouvel Académicien ne peut qu'ajouter à la gloire de la docte société.

C. FONTAINE.

Washington, D. C.

DIALECTAL SURVIVALS IN TENNESSEE.

Those who have ever studied myths and traditions, know with what tenacity an old legend or superstition will cling to the minds of men and be handed down from generation to generation. So it is in language. An old word or expression, though long since passed from good usage, will be found recurring in the speech of the uneducated. For example, I have often heard the word *hit* used for *it*.

It is my purpose in this paper to show that some of the colloquial and dialectal expressions of this region have survived from SHAKESPEARE, or, at least, that a resemblance can be traced between them and the language of his day.*

1. *Double comparatives* which occur frequently in SHAKESPEARE. 'Uncle Remus' (35) says, "I dunno ef he wern't mo' sassier dan befo'." This error is not uncommon among uneducated people, and the corresponding error of the *double superlative* is also heard in conversation. "Brer B'ar, he say he de mos' stronges'" (112). The double superlative is less common in SHAKESPEARE than the double comparative, but "the most unkindest cut of all" is known to every one. The *superlative* is also used in the *comparison of two*. Example from I 'Henry VI,' ii, 4: "Between two girls, which has the merriest eye." This is heard so frequently that an example is unnecessary.

2. Likewise we find the *double negative* in our poet:

"You may deny that you were not the cause"
('C. of E'. II, 7).

This error seems to be difficult to avoid, and one hears it among people of more than ordinary education. How often have I heard the expression, "I haven't got none." "Nobody ain't ans'er Brer Fox knock," says Uncle Remus (36). Again, page 92, he says, "Brer Rabbit, he dunno nuthin' tall 'bout no fishes," thus getting in *three negatives*; but SHAKESPEARE is not to be outdone:

"Nor never none
Shall mistress be of it, save I alone" ('T. N'. III, 1.).

Theoretically this is correct, three negatives being equivalent to one, since two negatives cancel each other.

3. The colloquial use of the *adjective for the adverb* is not unknown in SHAKESPEARE, as in "Some will dear abide it" ('J. C.'). THOMAS NELSON PAGE (121) has; "'cause womens dee cry sort o' natchel." This is probably due to the fact that the untrained mind does not distinguish between the force of the adjective and of the adverb.

4. *Adoors* occurs in some of the older editions, but is changed in the later editions to *o'doors*, the apostrophe of course showing the derivation. The word is frequently heard among children in such sentences as, "May I go out adoors (*or* o'doors)?"

5. *Afeard* is used for *afraid* among people of limited education. I have heard it in West Tennessee frequently among white people. Its survival is probably due to the idea that it is a past participle of the verb *fear*, although it is of Anglo-Saxon origin. Caesar says:

"Have I in conquest stretched mine arm so far
To be afeard to tell gray beards the truth?"

"They 'lowed ez even Pete Blenkins air fairly afeard a' him" (CHADDOCK, 6). Brer Possum

*A paper by PROF. THOM, in *Shakespeariana* of March 1884, entitled "Some Parallelisms between Shakespeare's English and the Negro-English of the United States," covers a part of this ground.